

## ENTRETIEN AVEC IRINA MAVRODIN SUR LA TRADUCTION EN TANT QU'« INCESSANTE ASCENSION DE LA MONTAGNE » (PAR MUGURA CONSTANTINESCU)<sup>1</sup>

M. C. - *Comment et quand avez-vous réalisé la première traduction ? Vous vous y êtes attachée ?*

I. M. - J'ai commencé en quelque sorte en tant qu'apprentie. Lorsque j'étais étudiante, la maison d'édition Univers m'a sollicitée pour faire ce qu'on appelait à l'époque « confrontation de la traduction ». Je crois que c'était La Fontaine. Cette opération de confrontation supposait la vérification minutieuse du texte, syntagme par syntagme, afin d'y identifier les termes impropres, les contresens et de faire, en même temps, une stylisation du texte. C'était un travail extrêmement difficile, qui demandait une patience inimaginable. Je n'avais jamais traduit auparavant, je n'avais publié aucune traduction. Ces « confrontations » supposaient une compétence au moins égale à celle du traducteur, sinon plus grande. J'ai travaillé ainsi beaucoup de textes de prose, de vers. Cela a été comme un apprentissage que je ne regrette pas à présent : un travail obscur, anonyme, mal payé. C'est donc ainsi que j'ai commencé. La première traduction qui m'a été proposée, toujours par la maison d'édition Univers, a été Madame de Staël; un texte extrêmement difficile, un recueil de quelques centaines de pages des titres considérés les plus importants. J'ai traduit, j'ai lutté avec le texte comme je l'ai pu, j'ai essayé toute seule de régler le registre, parce que c'était surtout ce dernier aspect qui représentait un problème : le registre de langue. Lorsqu'ils ont vu le texte à la maison d'édition ils ont été ravis : ils n'ont pratiquement eu rien à me reprocher ou à me demander à corriger. Et c'est comme cela que l'histoire a commencé. Je tiens à ce livre ne serait-ce que pour le fait d'avoir été le premier : son degré de difficulté m'a projetée dès le début dans une zone de la traduction difficile, avec des problèmes liés au registre archaisant, au langage désuet, des problèmes qui continuent à me préoccuper, au niveau théorique et pratique à la fois, puisque après peu de temps j'ai dû traduire Madame de Sévigné. Ensuite il y a eu des textes très variés. À propos de ce

---

<sup>1</sup> Entretien paru dans la revue *România literară*, n° 39, 2000.

que nous sommes en train de faire, moi, je n'ai pas eu la chance qu'un traducteur me communique son expérience, ne serait-ce qu'une petite partie, j'ai lutté toute seule avec toute cette problématique de la traduction. C'est vrai que dans les « confrontations » que je faisais je rencontrais une casuistique énorme, toutes sortes d'erreurs, mais également des solutions réussies et des artifices à retenir. Disons donc que c'est ainsi que j'ai fait mon apprentissage. Je pense que si quelqu'un m'avait conseillé, je serais plus vite arrivée à une sorte de manuel, à mon petit précis de traduction. Les jeunes étudiants ont une chance : nous, ceux qui avons traduit, guidons leur travail – c'est une grande chance pour eux de faire ainsi leur apprentissage.

M. C. - *Si les notes biographiques ne mentent pas, votre activité de traducteur précède de quelques années votre activité de poète et d'essayiste. Quelle relation s'est-il établi entre ces trois ouvrages que vous entreprenez : traduction, poésie, essai ?*

I. M. - La question me paraît très bonne et c'est l'occasion de faire quelques précisions. Je n'ai pas commencé par la traduction, je n'ai pas commencé par l'essai, j'ai commencé par la poésie. J'écrivais de la poésie déjà dans les années '60. J'étais dans un cercle d'amis, poètes, critiques, prosateurs: Nichita Stănescu, Matei Călinescu, Nicolae Breban, Mircea Ivănescu, Modest Morariu, Petre Stoica. Nous étions un groupe avec des préoccupations communes, nous échangeons des opinions, nous nous rencontrions très souvent. Les poèmes que j'ai publiés en 1970 sont écrits au moins dix ans auparavant ; à la même époque ont commencé à publier aussi mes amis. Une chose intéressante : mon volume, *Poeme*, paru en 1970 ouvre la série de poésie à la maison d'édition Cartea Românească. Le recueil a été reçu extrêmement bien, avec des chroniques favorables, parues dans les plus importantes revues de l'époque. Mais la traduction m'a assaillie : ce n'est pas moi qui suis allée vers elle, c'est elle qui est venue à ma rencontre. Une fois réussie la traduction de Madame de Staël, la maison d'édition Univers a commencé à me solliciter, ensuite Minerva, Meridiane. On était à la recherche de bons traducteurs, un bon traducteur facilite beaucoup le travail du rédacteur. Une maison d'édition qui publie des traductions ne peut pas fonctionner sans de bons traducteurs. Et je répète : la traduction m'a assaillie. Je suis entrée dans cette opération également parce que je l'ai aimée et parce qu'elle était liée à ma profession. Voilà, c'est comme ça. Pour moi, je l'ai déjà dit plusieurs fois, la traduction a été une discipline, un cadre de travail. Elle

m'a obligée à m'organiser et, d'une certaine manière, a structuré mon existence ; elle est devenue stimulatrice (d'une manière curieuse et incompréhensible, qui échappe à la compréhension de certains) pour ma poésie, pour mon essai. Vivant dans l'intimité de Proust pendant des heures tous les jours, je me sens stimulée pour la poésie. Et c'est, je pense, le plus bel éloge que je puisse apporter à la traduction : elle crée un contexte culturel, vous maintient dans une vie spirituelle élevée, au lieu de vous rendre stérile comme pourraient le penser certains, elle est productive, fertile.

M. C. – *Avez-vous toujours choisi les auteurs que vous avez traduits ? Y a-t-il eu des offres que vous avez refusées ? Existe-t-il toujours une affinité entre l'auteur traduit et le traducteur ?*

I. M. - Je pense qu'une affinité doit exister ; à la limite, l'affinité peut aussi être créée, si je peux ainsi dire. Quand on entre plus à fond dans un texte, on peut se rendre compte que, pourtant, on l'aime... Pour revenir à la première partie de votre question, le plus souvent les auteurs traduits m'ont été proposés par la maison d'édition, justement parce que j'étais assaillie : il y avait une avalanche d'offres. Et je ne vous dis pas à quel point elles se sont multipliées ; je ne peux plus leur faire face, il m'est impossible. Mais ce qui est sûr c'est que d'une certaine manière ces propositions me convenaient. Madame de Sévigné a été d'une difficulté extrême ; j'ai cru à un moment donné que je n'allais pas pouvoir résoudre la quadrature du cercle, à savoir rendre en roumain ces syntagmes du XVII<sup>e</sup> siècle, qui désignaient des degrés nobiliaires, des fonctions administratives, des relations spécifiques à un milieu français et qui n'avaient rien à voir avec les nôtres... Les auteurs qui m'ont été proposés : Gide, Camus, Ponge, Montherlant, Blanchot, Ricoeur, Flaubert, Bachelard, Cioran, Proust. Ensuite toute une série de titres publiés chez Meridiane, y compris Élie Faure avec son *Histoire de l'Art* en cinq volumes, extrêmement difficile parce que c'est un texte poématique qui suppose également un langage de spécialité. Il en est de même des textes sur Poussin, Seurat. Tous très difficiles, avec un langage très stricte, exact, dénotatif. C'est une illusion de penser que de tels textes ne sont pas difficiles. Je ne les ai pourtant pas refusés parce que tout me transportait dans une zone profondément spirituelle et très intéressante. Je n'ai pas pu les refuser. J'aimerais ajouter encore quelque chose : je n'ai jamais travaillé en pensant à l'argent. Si j'avais travaillé en pensant à l'argent je n'aurais pas pu faire tout ce

que j'ai fait; les traducteurs ont toujours été mal payés... Aloysius Bertrand, je n'en suis plus sûre, mais je pense que c'est moi qui l'ai proposé. Il en est de même pour Genette, que j'ai proposé afin de pouvoir le travailler avec un groupe d'étudiants et c'est ainsi qu'il a pu être publié. Mircea Eliade, que j'ai traduit du roumain en français pour Actes Sud a également été ma proposition, que j'ai très sérieusement assumée... Si j'y pense bien, la plupart des titres m'ont été proposés : Cohen, Mandiargues. Mais les propositions semblaient venir à la rencontre de mon propre désir.

M. C. - *Dans votre dernier livre vous affirmez qu'un bon traducteur est également un bon herméneute de l'œuvre qu'il traduit. Comment se complètent chez vous la traduction et l'interprétation ? Y a-t-il des auteurs que vous avez traduits sans écrire sur eux, ou sans avoir encore écrit sur eux ?*

I. M. - J'ai d'habitude écrit sur les auteurs que j'ai traduits. La traduction est une herméneutique dans le sens où l'acte même de traduire est un acte herméneutique. Une très bonne traduction suppose une option entre plusieurs versions possibles. Cette option tient à un univers herméneutique : pourquoi je choisis cela et non pas cela. Bien évidemment, des facteurs liés à l'euphonie, à la stylistique proprement dite, à la propriété des termes, etc. y interviennent. Pour le traducteur-herméneute, la traduction est une lecture, une des lectures possibles, il s'inscrit dans une isotopie, une autre différente pouvant également exister. C'est une de mes convictions profondes. D'autre part, étant dans l'intimité de ces textes et y réfléchissant par l'acte même de la traduction, d'une manière extrêmement concrète si je peux ainsi dire, tout en travaillant le matériel du langage, dans ce rapport d'intimité, j'ai été bien évidemment stimulée à écrire sur ces textes et je l'ai fait. Je ne sais pas s'il existe un auteur que j'ai traduit sans avoir aussi écrit sur lui. Il y a des textes qui ont d'abord été des préfaces, des études introductives. J'ai également eu des notes et des commentaires qui demandent, à leur tour, un effort de type herméneutique, comme cela a été le cas pour Proust, pour Flaubert, pour Madame de Staël. Je vous réponds également à la question concernant la relation essai-traduction ; dans une très grande mesure, beaucoup de traductions m'ont stimulée sur la ligne des essais ; cela a toujours été un moyen de me maintenir dans une certaine disponibilité, une certaine ouverture. C'est pourquoi, je le redis, la traduction, loin d'être stérilisante,

enrichit beaucoup le praticien, le rendant plus créateur qu'il ne l'est déjà en traduisant.

M. C. - *La question suivante porte sur les auteurs que vous aimeriez traduire à l'avenir.*

I. M. - Dorénavant les options sont très limitées puisque ce programme Proust (le dernier des douze volumes qui constituent *La Recherche*, auxquels s'ajoutent cinq autres volumes de l'œuvre proustienne) demande beaucoup de travail et du sérieux et je me dis déjà que le temps devient trop court : si je faisais un volume par an cela voudrait déjà dire cinq années de travail devant moi ; ensuite, à ce qu'il paraît, la même maison d'édition Univers voudrait que je traduise encore deux titres de Bachelard ; ce sont de grandes traductions, des centaines de pages. Je ne vais probablement pas les refuser parce que je suis trop attachée à Bachelard et à la maison d'édition Univers, je dois le reconnaître. À côté de tout cela il resterait peut-être de la place pour de petites choses, mais je préfère ne pas y penser.

M. C. - *Dans ce cas, je pense que la question suivante est inutile : y a-t-il des genres ou des auteurs face auxquels vous êtes réservée ?*

I. M. - La question est salutaire. Je pense que certains auteurs sont intraduisibles et je n'oserais pas les traduire. C'est-à-dire des auteurs avec une dominante argotique très marquée, encore si on peut pourtant y trouver une solution. À cela s'ajoutent des auteurs avec une dominante, comment dirais-je, dialectale - paysanne, c'est-à-dire des romans écrits en patois ou qui contiennent beaucoup de patois. Je ne vois pas comment cela puisse se résoudre : traduire ce patois par le parler de l'Ardeal ou de la Moldavie serait ne plus les situer en France. Il y a ensuite des textes que je n'ai pas pu aborder à cause de beaucoup de jeux de mots, qui nécessitent des virtuosités liées à la prosodie ou aux formes fixes. Ce n'est pas que je les considère intraduisibles, mais ils ne m'ont pas attirée jusqu'à présent et je crois qu'il est tard pour ce genre d'expériences.

M. C. - *Vous disiez quelque part que la traduction de Proust était une pierre d'essai pour tout traducteur, une épreuve de constance, de patience et de fidélité. Qu'est-ce que vous pouvez nous raconter à propos de ce travail qui remonte, d'après mon compte, à*

*15 ans, période pendant laquelle vous avez traduit et écrit aussi d'autres livres. Comment peut-on traduire Bachelard, Cohen ou Cioran, tout en ayant comme toile de fond Proust?*

I. M. - C'est une bonne question, comme toutes les questions que vous m'avez adressées. Elle cible un problème particulier. Cette traduction proustienne est vraiment une toile fond ; je pense que si j'avais travaillé uniquement à cette traduction cela aurait été plus difficile. Et voilà un autre paradoxe : j'en étais intoxiquée d'une certaine manière et je n'arrivais plus à y voir correctement, à prendre une certaine distance, nécessaire, et c'est pourquoi j'ai ressenti le besoin de me placer à l'intérieur d'autres textes, en parallèle. Comment l'expliquer ? Chaque texte a son degré de difficulté ; je disais quelque part que Cioran est, d'une certaine manière, plus difficile à traduire que Proust; bien sûr, tout est relatif, mais Proust ne demande pas cette minutieuse résolution, extrêmement fine, au millimètre, au micron, comme c'est le cas de Cioran; chez Proust il y a cette longue phrase extrêmement difficile à construire, où une toute petite imperfection ou une négligence (en commençant par un certain moment où Proust n'a pas revu ces manuscrits) passent inaperçues, mais la construction reste debout, alors que chez Cioran il n'y a que ce qu'on pourrait appeler perfection. De ce point de vue, Cioran est plus difficile. Et il y a encore chez lui une économie de moyens, des tournures très économiques que le roumain ne possède pas, qui sont impossibles à rendre et demandent d'être développées. Enfin, Bachelard est pour moi un génie, un phénomène rarissime. Je parle avec lui comme je parle avec Proust ou Cioran. J'ai réussi à harmoniser tout cela et je pense que, d'une certaine manière, pour réussir à traduire un de ces auteurs j'ai dû traduire l'autre. Je commence à penser que les choses devaient vraiment se passer ainsi.

M. C. - *Vous avouez dans un de vos livres que la traduction d'un grand auteur conduit à l'invention d'une certaine « technique de travail » réglée par la pratique, qui peut devenir un point d'appui pour le traducteur. Si j'ai bien compris, chaque auteur impose une autre « technique » et, d'une certaine manière, une autre « théorie » de la traduction. Dans votre palmarès de traducteur il y a des auteurs si différents...*

I. M. - Oui, oui, il existe vraiment des techniques. Il s'agit bien évidemment de principes essentiels que nous y retrouvons. J'ai déjà développé un peu cette idée. La traduction de Proust demande une certaine

technique et un certain type d'effort, alors que la traduction de Cioran en demande un autre. *Bouvard et Pécuchet* a demandé, lui aussi, une autre technique, une économie très grande de moyens, un rythme très particulier. Avant de trouver ce rythme, je n'ai pas réussi à entrer dans la traduction comme il le fallait et j'étais très malheureuse, je sentais que je n'y arrivais pas. Dans *Bouvard et Pécuchet* il y a encore des ironies très très fines et qui peuvent échapper. Elles doivent être rendues avec la même discrétion et finesse. Tout est lié à la langue, au langage. En fonction de chaque auteur on construit effectivement une technique et une théorie très spécifiques.

M. C. - *Je pense que vous avez également répondu à la question qui suivait, à savoir s'il existe des textes rebelles à l'invention d'une telle technique.*

I. M. - Oui, tout à fait. Je pense que ces textes existent et c'est une de mes idées obsédantes, parce que, par exemple, d'après moi, Eminescu est l'un de ces auteurs. Il n'a pas pu entrer dans le circuit de la grande littérature justement parce que c'est un auteur intraduisible. Sadoveanu en est un autre exemple. Je prends les cas de textes du roumain vers le français. Réfléchissez à la manière dont *La Liliaci* de Sorescu ou *Levantul* de Cărtărescu pourraient être traduits. Ce sont des textes intraduisibles. Je pense qu'il y a des auteurs qui ont eu la chance d'avoir, spontanément, une langue translucide comme c'est le cas de Dan Laurențiu; Dan Laurențiu est un auteur traduisible, il peut être rendu dans une autre langue avec toutes ses valeurs, y compris avec sa musicalité. Je reviens aux auteurs français. Comment traduire Giono? Il y a un problème. Je pense qu'il y a des auteurs qui ont la malchance, la malchance, je répète, d'être intraduisibles.

M. C. - *Dans vos livres, vous parlez parfois de la traduction en termes de souffrance, supplice, effort, mais aussi en tant que bonheur, jubilation, incessante ascension de la montagne, comme c'est le cas de Proust. L'effort du traducteur est-il assez gratifiant ? Le bonheur compense-t-il la souffrance ?*

I. M. - Oui, tout à fait. Au moins dans mon cas. Plus l'effort est grand, plus la réussite est grande, et le bonheur de la réussite encore plus. Et je reviens à cette idée de relation indissociable entre création et traduction ; j'y vois des valeurs communes : la création est patience. Il y a beaucoup de textes de grands auteurs qui disent que la création est patience, or la

traduction est patience. Je vous avoue que je veux écrire un livre à propos de cela, à propos de la "poïesis" en tant que patience. L'effort patient de la traduction offre beaucoup de bonheur.

M. C. - *Que pensez-vous à propos de la nécessité de re-traduire les grands auteurs? On véhicule des chiffres comme 20, 30 ou 50 ans de durée de vie d'une traduction. Ce sentiment de l'éphémère et du provisoire d'une traduction n'est-il pas décourageant ?*

I. M. - Si, à première vue, il peut sembler décourageant, mais en y regardant de plus près il ne devrait pas l'être, car la valeur peut être importante même dans l'éphémère. Le fait que des générations entières peuvent lire des livres dans une langue qui n'est pas la leur représente une valeur. Mais je pense que les grands textes, comme cela a été prouvé dans la littérature roumaine ainsi que dans la littérature universelle, restent pourtant des monuments de référence, de création. Dans ce sens, on peut citer tout de suite Coşbuc avec *Divina Comedie*. Qu'il s'agisse de 20, 30, 50 ans ou plus, cela dépend de l'évolution de la langue, cela dépend de chaque culture. Mais quelque part cette amertume existe.

M. C. - *Quel est, à ce moment, le bilan de votre activité en tant que coordinateur de la collection « Lettres Roumaines » aux Editions Actes Sud?*

I. M. - Le bilan est celui dont je vous ai déjà parlé. D'un certain point de vue, il est bon, d'un autre il ne l'est pas. Actes Sud n'est pas trop intéressée par la littérature de Roumanie; je crois que nous n'avons pas encore une littérature qui soit suffisamment directe, simple, accessible et, en même temps, de bonne qualité. Notre littérature est encore très compliquée, sophistiquée, très baroque. C'est mon opinion. Je pense aux romans car on ne s'intéresse pas à la poésie ou à l'essai. Le bilan serait donc celui que vous connaissez déjà : 6-7 titres (dont les plus importants sont Eliade, *Le roman de l'adolescent myope* et *Gaudéamus*, Eminescu, *Cezara* et *Le pauvre Dionis*, Bujor Nedelcovici, *Le matin d'un miracle* et *Le dompteur de loups*, Alexandru Vona, *Les fenêtres murées*). Je suis très fière d'avoir réussi à les publier en français.

M. C. - *Et à propos de cela, j'aimerais vous demander quelles sont les difficultés*

*de traduire du roumain vers le français? Je pense notamment au Roman de l'adolescent myope d'Eliade...*

I. M. – C'est assez curieux. Il y a des difficultés, mais dès qu'on plonge dans le texte, et surtout si le texte choisi est convenable (moi, j'ai choisi un texte qui me convenait du point de vue de la traduction), il n'y a pas de difficultés plus grandes que dans les traductions du français vers le roumain. D'une façon paradoxale. Pour moi, l'épreuve du feu de la valeur de la traduction a eu lieu lorsque l'éditeur français, extrêmement prétentieux et exigeant, a pris le texte et l'a analysé au microscope, sans pourtant me faire plus d'observations qu'un éditeur roumain l'aurait fait. Je peux dire que c'est un paradoxe que cela ait été plus facile ; j'ai essayé de me l'expliquer : le français possède des structures plus fixes qui t'acheminent plus facilement vers les solutions. Une fois la phrase commencée et une fois entrée dans un registre, ces structures viennent de soi. Le roumain est plus fluctuant, on a plusieurs choix possibles. Le français est une langue très structurée, très normée, par excellence structurée et normée. Je pense que c'est pourquoi Cioran aussi l'a choisie, c'est une langue qui t'emmène seule là où il le faut, si, bien évidemment, on la connaît et on la sent.

*M. C. - Les dernières questions renvoient en quelque sorte au sens de votre arrivée ici (n.t. à Suceava) : les ateliers de traduction. Vous êtes sans doute une personne occupée : le travail en tant que professeur, le travail à la maison d'édition, la traduction, l'écriture proprement dite, les invitations aux congrès, colloques et stages à l'étranger, les cours que vous donnez à l'Ecole Normale Supérieure et tant d'autres. Malgré cela, vous trouvez du temps à orienter les jeunes traducteurs avec beaucoup de générosité et un rare dévouement, peu connus au large public. Quelle conviction vous soutient afin de pouvoir assurer depuis quelques années déjà le patronage des séminaires des jeunes traducteurs, organisés par le Service Culturel Français auprès de l'Ambassade de France en Roumanie ?*

I. M. - Je dois tout d'abord dire qu'il faudrait rendre encore plus connue l'activité de ces séminaires et ateliers, afin d'obtenir le soutien des instances qui peuvent nous aider... Pourquoi je viens ? Pourquoi je m'occupe des ateliers ?... Je me suis toujours dit et je me dis encore qu'il faut aider les jeunes à trouver leur voie. Ces ateliers qui se sont constitués il y a déjà six ans et qui fonctionnent systématiquement année après année, voire quatre fois par année, ont maintenant la chance de s'établir à Suceava, cette rencontre

estivale pouvant devenir désormais une tradition. Ces ateliers, je disais, peuvent réaliser ce qui pourrait sembler d'une certaine façon impossible, et je vois avec mes yeux qu'ils le font, à savoir la formation de jeunes traducteurs très compétents, en premier lieu du français vers le roumain, mais pas seulement puisque les principes qu'on discute ici sont valables également pour d'autres langues...J'ai le sentiment que l'expérience que je possède ne se perdra pas, c'est un sentiment très spécial, difficile à communiquer en mots, que je ne l'emmènerai pas avec moi, je ne sais pas où j'emmènerai cette modeste expérience, je la léguerai à quelqu'un, à plusieurs, et que la traduction, une profession qui demande énormément de travail tout en étant mal payée, ne se perdra pas, qu'il y aura des gens (ils existent déjà) qu'on puisse aider, qui puissent se réjouir et s'épanouir en exerçant ce métier.

M. C. - *Et la dernière question. Que pensez-vous à propos de l'opportunité d'un recueil de bilan de ces ateliers, une sorte de pratico-théorie de la traduction littéraire ?*

I. M. - Oui, c'est une nécessité, je dirais même que c'est obligatoire. Parce qu'après autant d'activités il faut chercher dans nos archives, qui existent et qui sont riches, et faire cela ; étant donné votre enthousiasme et votre force de travail, ainsi que ceux Elena-Brândușa Steiciuc, je suis certaine que nous y arriverons.

(Traduit du roumain par **Anca-Andreea Brăescu**<sup>1</sup>)

**Note :**

Contribution publiée dans le cadre du programme CNCS PN-II-IDEI-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature/ littératures francophones: histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/2011.

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, chetrariu\_anca30@yahoo.com.